

[DEVARRIEUX, Claire, GAUDEMAR, Antoine de, « Le Goncourt à une débutante, le Renaudot à un vétérán », dans *Libération*, n° 4816, 13 novembre 1996, p. 30.]

Le Goncourt à une débutante, le Renaudot à un vétérán

Pascale Roze (Albin Michel) crée la surprise. Boris Schreiber (Cherche-Midi) prend sa revanche.

Surprise : le Goncourt échappe à Grasset pour aller à Albin Michel (qui l'a déjà obtenu en 1994 avec Didier Van Cauwelaert) et à un premier roman, *Le chasseur Zéro* de Pascale Roze. Quatre autres débutants seulement avaient déjà été lauréats : Jean-Louis Bory (1945), Paul Colin (1950), Francis Walder (1958) et Jean Rouaud (1990).

A priori, on donnait gagnant *Rhapsodie cubaine* d'Eduardo Manet. François Nourissier, lâchant son éditeur, en a décidé autrement : sa voix de président du jury a compté double pour départager les deux auteurs, qui se retrouvaient au troisième tour de scrutin avec cinq voix chacun. « *Pascale Roze : retenez ce nom* », prévenait François Nourissier dès le 21 septembre dans un article du *Point*. Surprise bis : ce n'est pas non plus une maison du triangle Galligrasseuil » qui a emporté le Renaudot, mais un petit éditeur, nouveau venu à la littérature, le Cherche-Midi, grâce à *Un silence d'environ une demi-heure* de Boris Schreiber et au terme de neuf tours de scrutin.

Pascale Roze, qui a déjà remporté il y a quelques jours le prix du Premier roman, a 35 ans. Née en Indochine, fille d'officier de marine, elle est comédienne. Elle a déjà écrit pour le théâtre (*Tolstoï la nuit*) et publié en 1994 un recueil de nouvelles (*Histoires dérangées*, Julliard). Elle anime des ateliers d'écriture en milieu scolaire et carcéral. La narratrice du *Chasseur zéro* est née en 1944 à New York. Un jour, elle décide de se lancer sur les traces de son père, dont elle sait seulement qu'il est mort à la guerre. Finalement, elle découvre qu'il a été victime d'une attaque kamikaze alors qu'il se trouvait sur un navire américain au large d'Okinawa en avril 1945. « *Chasseur zéro* », c'est le nom qu'on donnait aux avions-suicide japonais. Retrouvant le journal intime d'un de ces pilotes sacrifiés, elle va s'intéresser autant à son destin qu'à celui de son père : « *Ils se tiennent enlacés dans la mort, cramponnés l'un à l'autre au fond du Pacifique. Leur cadavre est identiquement déchiqueté, rongé par le sel. Et moi, je suis au milieu d'eux, je suis leur enfant.* » La présence du pilote japonais l'obsède au point d'entendre continuellement dans sa tête le vrombissement de son avion (cf. *Libération* du 3 octobre 1996).

Avec *Un silence d'environ une demi-heure*, c'est une longue carrière que récompense le prix Renaudot. Boris Schreiber, 73 ans, a publié douze livres avant celui-ci, allant d'éditeur en éditeur. Il n'avait jamais dépassé un petit cercle d'*aficionados*, jusqu'à ce qu'il entame sa trilogie autobiographique, qui comporte *Le Lait de la nuit* et *Le Tournesol déchiré* et aboutit à la somme présente : 1028 pages, qui racontent les tourments d'un adolescent de Paris à Marseille de 1936 à 1944 (cf. *Libération* du 12 septembre 1996). Né à Berlin de parents juifs russes émigrés, Boris Schreiber décrit non seulement les revers de fortune d'un père qui passe son temps à recommencer sa vie à zéro mais aussi ses propres déchirements d'enfant prodige contrarié par l'Histoire. Dans son livre, il est tantôt « *Boris et moi* » tantôt « *Boris sans moi* ». Maudissant le sort, tiraillé entre la volonté d'écraser le monde qui l'étouffe, et de l'éblouir, le jeune Boris tient son journal pendant toute la guerre (le « *diary* ») où il rêve à l'« *énorme roman futur* » : « *Nous y hiéroglypherons les mots intraquables du passé. Et nul besoin de s'y cogner la tête, de feuilleter Diary fiévreusement, car ce passé tiendra toujours une sébile menaçante.* » La revanche est arrivée.

Claire Devarrieux et Antoine de Gaudemar